

Article offert par **Adriana Stimoli**.

Abonnez-vous avec 15% de rabais!

ÉDUCATION | ECOLES | NEWS

Publié le 01 décembre 2022 08:00. Modifié le 01 décembre 2022 12:28.

Ce que les enseignants veulent pour changer l'école genevoise

par Adriana Stimoli



Au bout du lac, des enseignants en sont convaincus: il faut changer l'école. Voici les solutions qu'ils proposent.

(Re)donner aux élèves l'envie d'apprendre. C'est l'objectif que s'est fixé Changeons l'école, une association d'enseignants et de professionnels de l'éducation créée l'an dernier à Genève. Pour connaître son diagnostic de ce qui ne fonctionne pas dans l'école genevoise et comment elle souhaite changer la donne, Heidi.news est allé à la rencontre de ses membres, un soir pluvieux de novembre.

Parmi eux, nous retrouvons Christine Romer, enseignante en primaire qui avait témoigné dans le cadre de notre exploration Réinventer l'école. Mais aussi Stéphane Garcia, instigateur du grand débat qui avait réuni élèves et candidats au Conseil d'Etat le mois dernier. Il y a encore Jean-Michel Bugnon, ancien directeur d'un cycle d'orientation, Stéphane Trillat et Christian Muller, doyens dans le secondaire II, Frédéric Chapuis, enseignant et Stéphane Zbinden, directeur d'école primaire.

Réunis autour d'une table dans un local au cœur de la ville, ils ne nous ont pas fait la leçon, mais exposé leurs solutions pour changer l'école genevoise. Nous avons retenu quatre pistes.

1. Du temps pour échanger... et se tromper

À l'origine de Changeons l'école, un amer constat: les élèves s'ennuient de la primaire jusqu'au collège. Un diagnostic qui fait mal. «On voit notre métier perdre son sens. On peut faire de notre mieux, mais notre travail s'insère forcément dans des structures institutionnelles plus larges.»

Pour les enseignants interrogés, la politique du DIP intègre peu les retours du terrain. «Beaucoup de décisions qui concernent l'école semblent prises par le haut. Nous souhaitons plus de marge de manœuvre, plus de possibilités pour sortir des sentiers battus et faire différemment.»

Afin de mieux prendre en compte l'expérience des enseignants, nos interlocuteurs proposent la création d'espaces d'échange entre professionnels. Ils évoquent ainsi l'idée de rencontres bimensuelles. «Il faut qu'on puisse se parler, se dire ce qui marche ou non dans nos classes.» Des sessions informelles où chaque enseignant serait libre de mettre des mots sur les réalités de sa classe et de ses élèves.

«Ce qui va fonctionner avec un jeune ne va pas forcément marcher avec un autre. Quand on enseigne, on doit s'adapter, tester de nouvelles approches et pédagogies. Pouvoir aborder ce type de sujets, solliciter l'avis d'un collègue, c'est nécessaire.»

La condition de ces échanges, c'est de pouvoir bénéficier d'un certain droit à l'erreur.

«C'est en se trompant qu'on apprend, cela vaut pour les élèves, mais aussi pour nous. Aujourd'hui, les enseignants sont terrorisés à l'idée de mal faire. Quand ça arrive, ils n'osent pas en parler. Tout ça doit changer.» Dans la salle de réunion aux néons jaunes, cette dernière phrase suscite les regards approbateurs.

2. Après les notes, la pédagogie de projet

Pour les membres de Changeons l'école, le canton manque de projets pilotes innovants. «Tellement d'études soulignent la force de pédagogies différentes. Qu'attend-on pour les mettre en place? Quand on essaie de le faire à sa propre échelle, la plupart du temps, on ne reçoit pas de soutien.»

La pédagogie de projet est un des modes d'enseignement alternatif valorisé par les sciences de l'éducation. Elle s'appuie sur une idée simple, connue de tous: apprendre en faisant. Concrètement, les élèves acquièrent des connaissances en prenant part à un projet et non, comme ils en ont l'habitude, en se préparant pour une évaluation notée.

«L'apprentissage est alors tourné vers un but précis qui fait plus de sens pour les élèves que de réussir un énième test», expliquent les enseignants. Ils n'en démordent pas:

«L'objectif est de motiver les élèves d'une autre façon. Ils ont bien compris le fonctionnement de la carotte et du bâton qui se cache derrière les notes. Mais des élèves ne viennent jamais en cours et s'en sortent avec d'excellents résultats, car ils se contentent d'apprendre ce qu'il faut. Alors, comment justifier auprès des autres jeunes de suivre un cours? Et comment susciter de l'intérêt pour un cours si tout ce qui compte, au final, c'est la note obtenue?»

«Faire travailler les jeunes en équipe sur un projet permet de susciter de l'intérêt, d'éveiller la curiosité. On introduit du sens, mais on développe aussi d'autres capacités, comme la coopération ou l'écoute.»

Autant de *soft skills* cruciaux pour le monde du travail et académique.

Faut-il pour autant renoncer complètement aux évaluations et aux notes? «Loin de là, il s'agit juste d'avoir de l'espace pour que tout ne tourne pas autour de la note, surtout au niveau du secondaire», précisent les membres de Changeons l'école.

Et de donner un exemple précis:

«On pourrait envisager de temps à autre des semaines décloisonnées, où ce ne sont plus des grilles horaires, mais bien des projets qui structurent le temps des élèves. Ces projets peuvent être divers. Attention, on ne réinvente pas la roue! Une pièce de théâtre organisée par une classe est par exemple un cas typique d'une pédagogie de projet.»

Confrontés à la question du respect du plan d'études romand, qui définit les objectifs pour chaque écolier – et qui impose un certain nombre de connaissances – les membres de Changeons l'école répondent sans détour: «Il faut couper dedans. Il y a trop à faire, ça n'a plus de sens dans le monde d'aujourd'hui. Il faut laisser respirer les élèves.»

3.(Re)valoriser toutes les branches

«Actuellement pour tout le secondaire ce qui compte, ce ne sont pas les forces d'un élève, mais la somme de ses faiblesses.» Voilà comment les sept enseignants résument le fonctionnement de l'école genevoise. Une analyse peu réjouissante: les élèves avec une difficulté majeure dans une branche principale se retrouveraient condamnés à un parcours scolaire compliqué, voire impossible. Les conditions de passage du cycle imposent par exemple de maîtriser les branches fondamentales: une moyenne en dessous de 3,5 en mathématiques ou français entraîne un redoublement.

Pour les membres de Changeons l'école, ce système empêche toute envie d'apprendre. «Ils ont beau être des génies en mathématiques, s'ils peinent en français, difficile pour eux de réussir. Ça n'a pas de sens: on fait comprendre à l'élève que ses aptitudes n'ont pas de valeur», s'insurgent-ils.

La solution? Développer les mécanismes de compensation des notes à l'école et faire en sorte que toutes les branches se valent pour qu'une difficulté majeure – même dans une discipline fondamentale – n'entraîne pas la mise sur la touche d'un élève.

Le remède proposé est concret. Mais un tel mécanisme a aussi quelque chose de plus philosophique. «Le monde change, aujourd'hui, les compétences qui sont valorisées ne sont plus seulement la maîtrise des maths et du français. Évidemment, c'est important - et certains d'entre nous enseignent ces branches! - mais tout le reste compte. L'école doit s'adapter à un monde spécialisé et technique.»

4. Une orientation continue

En mai dernier, la réforme du cycle d'orientation CO22 échoue dans les urnes genevoises. Ce projet porté par la Conseillère d'Etat Anne-Emery Torracinta visait une vaste refonte du cycle. Si les membres de Changeons l'école n'ont pas pris position au printemps dernier, ils partagent le diagnostic dressé par la ministre de l'Éducation: à Genève, l'orientation des élèves coince.

De fait, trop d'élèves optent pour la voie du collège sans parvenir à y rester. En outre, les passerelles qui existent entre les différents regroupements ont jusqu'ici favorisé les transferts vers le bas.

Les représentants de l'association posent les bases d'une nouvelle manière de concevoir l'orientation des élèves:

«Ce qu'il faudrait, c'est une orientation tout au long de la scolarité, de la primaire au collège. Un cycle d'orientation basé sur sept ans avec des passerelles chaque année! L'orientation doit être continue, plus souple et prendre en compte toutes les branches.»

Mais l'enjeu est aussi la lutte contre le décrochage scolaire. Pour les membres de Changeons l'école, le système actuel, parce qu'il est trop rigide et qu'il valorise certaines branches au détriment d'autres, contribue à ces décrochages.

Reste que Genève est passée de dernière du classement national en termes de jeunes diplômés en 2015 à la 21e position en 2020. Avec un taux de certification de 87,9%, le canton du bout du lac se rapproche gentiment de la moyenne romande (90,2%). Mais cela signifie toujours que plus de 12% des jeunes genevois entre 18 et 25 ans quittent les bancs de l'école sans obtenir un CFC, un AFP ou une maturité. Une absence de diplôme souvent synonyme de marginalisation et de précarité pour l'avenir. Un pourcentage qui reste donc trop élevé aux yeux des membres de l'association. Ces derniers nous l'assurent: ils ne sont pas prêts de renoncer à tenter de changer l'école genevoise.

LES FLUX

- > Santé
- > Climat
- > Cyber
- > Éducation
- > Sciences
- > Alimentation
- > Solutions

À SUIVRE

- > Les Explorations
- > Les newsletters
- > Vos Questions
- > Opinions
- > Ça pourrait vous étonner
- > Événements

LES OFFRES

- > Abonnements
- > Bons cadeaux
- > Faire une contribution
- > Boutique en ligne

AIDE

- > FAQ
- > Heidi.news sur son téléphone

LÉGAL

- > Politique de confidentialité
- > Gestion des cookies
- > Conditions générales d'utilisation

NOS TABLEAUX DE BORD

- > Climat
- > Gender Tracker
- > Le chiffre du jour

À PROPOS DE HEIDI.NEWS

- > Heidi solutions
- > Nos partenaires
- > Nos lecteurs
- > Notre équipe
- > Notre financement
- > Nos offres d'emploi

- > Médias
- > Contact



© 2021 HEIDI.NEWS – WEBSITE: [BASE SECRÈTE](#)